



5 MINUTES À LA RADIO

**Éric Laurent**

**Entretien sur le thème**

**« Un réel pour le XXI<sup>e</sup> siècle »**

*réalisé par Anaëlle Lebovits-Quenehen*

Anaëlle Lebovits-Quenehen : Qu'est ce que ce titre « Un réel pour le XXIe siècle » vous inspire ?

Éric Laurent : Beaucoup de choses. Ce qu'il m'inspire d'abord, c'est le singulier. Et, en même temps, ce n'est pas *le* réel au XXIe siècle, mais *un* réel. Cela renvoie d'emblée à cette idée que, pour l'orientation lacanienne qui est la nôtre, chaque discours aborde un mode de l'impossible qui définit le réel. Le discours de la science a le sien, le discours de la psychanalyse également.

Ce mode du réel est en effet déterminé par les particularités du XXIe siècle. Nous sommes rentrés en ce siècle dans ce qu'il faut bien appeler *l'âge numérique*. C'est un siècle où tout se comptera, tout s'accumulera. Et l'on voit le surgissement, l'épanouissement d'un signifiant qui se répand comme une traînée de poudre et qui marque l'importance de ce que sont maintenant les puissances de calcul : *Big Data*. L'autre signifiant qui se répand dans tout ce qui est notre champ – disons celui de l'expérience subjective – désigne la façon dont le sujet du XXIe siècle a rapport avec une quantification de lui-même : le *Quantified Self*. Le sujet est entouré d'objets comme les tablettes, les ordinateurs, etc. Et déjà on annonce la nouvelle génération des gadgets qui vont relayer les tablettes et qui seront directement branchés sur le corps : non seulement les lunettes Google, mais tout un ensemble d'appareillages qui pourront donner en permanence une image quantifiée du corps et de son fonctionnement.

D'un côté, il y a donc le *Quantified Self* et tout ce qui peut se numériser et, de l'autre, il y a ce qui se numérise pas : la jouissance qui, elle, justement est toujours soit en excès, soit en défaut, et ne cesse de se loger dans les failles de tout ce qui peut venir à se numériser.

A. L.-Q. : Justement, qu'est ce que cette prétention toujours plus insistante à calculer tout, y compris l'incalculable, change dans la façon dont la jouissance se manifeste ?

E. L. : Ce que cela change, c'est que, premièrement, cette jouissance fait retour. Elle fait retour justement comme un type de réel inabsorbable dans le discours commun ni par les fictions juridiques, ni par les calculs – c'est-à-dire que cette jouissance échappe au mode de certitude calculable qui est le seul mode

\* Transcription Damien Botté, édition Alice Delarue.

[NDR] Thomas Insel, directeur du National Institute of Mental Health  
Pour écouter l'entretien : <http://www.congresamp2014.com/fr/template.php?file=5-minutos-en-la-radio/Eric-Laurent.html>

de certitude admis dans notre monde. Deuxièmement, le mode de retour de cette jouissance fait que c'est la jouissance de chacun, un par un, qui n'arrive pas à se chiffrer et à rentrer dans des procédures qui permettraient de donner la « bonne » jouissance. Disons que, face au *un par un* de la jouissance, il y aura toujours plus de manifestations *pour tous*. C'est ce qui cause les appels à un cadre pour tous, et les fondamentalismes religieux.

A. L.-Q. : En effet, si on vous suit sur la fragmentation des modes de jouir, il y a peut-être la plus grande peine du monde à faire une civilisation Une au XXI<sup>e</sup> siècle. On n'a là quasiment plus que des modes de jouir qui échappent au *pour tous* et qui du coup exigent un *pour tous* d'autant plus strict et marqué, clairement défini en tout cas.

E. L. : Le monde de la loi et du *hors la loi* est maintenant remplacé par un monde de normes. Un monde de normes qui ne cesse pas de définir un univers où on est dans la norme et hors norme tout en même temps. Et, au fond, le fragment s'accompagne fort bien de cet espace, de cette topologie de l'illimité qui redistribue les fictions autour de cette production sans cesse renouvelée de normes, de cette mise aux normes constante du sujet quantifié.

A. L.-Q. : Du fait que l'illimité d'une certaine manière se voit davantage, s'expérimente davantage pour les sujets, il y a une redéfinition permanente des normes. Il faut sans cesse créer de nouvelles fictions pour essayer de répondre à cet illimité de la jouissance. Serait-ce selon-vous une des manières de spécifier le XXI<sup>e</sup> siècle ?

E. L. : Avec la production législative effrénée et le fameux « un fait divers, une loi », on voit qu'il y a quelque chose de l'ordre du trouble profond dans la loi, qui est ramenée à une sorte de production de normes sans cesse renouvelée, tandis que les statuts de la loi et des normes tendent sans cesse à se confondre.

Dans le champ de la psychopathologie, on assiste à une crise du modèle quantifié du DSM. Alors que, pendant trente ans, il avait voulu s'affirmer comme le logiciel de pilotage du champ de la psychopathologie et de la psychiatrie, il est maintenant brisé en des logiciels très partiels et très concurrents, sans aucun modèle dominant. Cette grande tentative de quantifier, de mettre en ordre, de chiffrer s'effondre car le DSM, pour reprendre les propos du Directeur de l'Institut national de santé mentale américain[1], ne renvoie finalement à *rien* de « scientifiquement prouvé » : rien ne prouve que ces catégories cliniques renvoient à un réel intéressant. En tout cas, elles ne servent pas à grand-chose, puisqu'en trente ans de déploiement de ce manuel, on en arrive au point où les grands groupes pharmaceutique, *Big Pharma*, ont déclaré l'été dernier qu'ils fermaient un à un tous leurs laboratoires de recherche sur les molécules car, « dans l'état actuel de la science », il était trop risqué, trop dangereux de poursuivre la recherche sur les médicaments – ils expliquent qu'on ne sait pas assez de choses pour aboutir, qu'il faudrait repartir sur de nouvelles bases.

A. L.-Q. : Ce qui se dénote dans ce que vous dites, c'est à quel point la fiction est fiction. On a l'impression que, jusque récemment, la fiction était suffisamment attenante au réel pour le traiter, et qu'aujourd'hui, au contraire, il y a une déconnexion entre les fictions et le réel qu'elles sont censées traiter – et donc la nécessité d'un renouvellement incessant de ces fictions.

E. L. : Notre effort est de constater que tout cela produit un type de lien social qui précisément est en quête d'un *lien*. Pour prendre des exemples politiques, voyez le rapport entre la technologie et les printemps arabes, ou les indignés en Europe et aux États-Unis. On a assisté à des façons inédites de se donner rendez vous grâce aux nouvelles technologies. Mais, comme le disait Kissinger à deux responsables de Google, le problème est qu'on peut se donner rendez-vous une fois, deux fois, dix fois, quinze fois sur la place, mais après, qu'est ce qu'on fait ? Beaucoup de commentateurs ont dit que c'était formidable, les Printemps, car il s'agissait d'une foule sans leader. On l'a vu, ça se paye. Comme plus personne ne sait quoi faire, on assiste alors au retour des anciens systèmes : le tyran Erdogan, les militaires en Égypte... Toute cette fragmentation est à la recherche de ce que nous n'appelons pas simplement le *leadership*, mais le transfert. Il faut un transfert à des corps incarnés, c'est cela qui se cherche. Et c'est pour cette raison que, face à la dématérialisation, à la quantification, le lien au psychanalyste, le lien transférentiel au corps à corps qu'instaure la psychanalyse, restitue au contraire un discours qui tiendra d'autant plus qu'il aura affaire à cette fragmentation quantifiée.

A. L.-Q. : Éric Laurent, je vous remercie.